

Journal d'un hypnotisé

André Major

Volume 27, numéro 4 (160), août 1985

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/31293ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Major, A. (1985). Journal d'un hypnotisé. *Liberté*, 27(4), 113–116.

ANDRÉ MAJOR

mercredi 3 avril

La crise actuelle du nationalisme aura au moins ceci de bon — on peut, en tout cas, l'espérer — qu'elle forcera les intellectuels à s'interroger sur leur rôle, trop longtemps confondu avec celui de porte-parole ou même de porte-drapeau, qui devrait consister à critiquer tous les pouvoirs, et pas seulement celui de l'Etat. On peut penser ici aux abus de langage et de pouvoir de certains syndicats desquels il semble préférable de se faire les complices pour ne pas avoir l'air du mauvais bord. S'il n'est pas avant tout solidaire des sans-pouvoir, s'il préfère choisir habilement ses motifs d'indignation, l'intellectuel n'est rien d'autre que le serviteur intéressé de ses propres intérêts. Il y a un intellectuel dans la salle, M. Belleau, mais ce qui lui vient à l'esprit ressemble drôlement aux clichés en circulation.

vendredi 5 avril

L'œuvre mineure, même pleine de charmes, nous ne faisons que la traverser, sans plus, tandis que l'œuvre vraiment forte, celle de Tolstoï, par exemple, ou de Rimbaud, nous traverse entièrement et nous bouleverse à jamais.

[...]

À peine debout, consternée par les cernes qui lui assombrissaient les yeux, elle se maquilla et se sentit aussitôt reposée.

samedi 6 avril

L'incessant apprentissage de l'écriture est lié à un apprentissage tout aussi incessant parce qu'inacheva-

ble par nature, celui de la liberté intérieure. Quand l'un laisse à désirer, l'autre en souffre. C'est ainsi que notre style nous révèle notre état de santé métaphysique — si je puis me permettre cette gravité de ton dont je promets, séance tenante, de ne pas abuser.

vendredi 12 avril

Ce qui domine encore chez nous, sur le plan artistique, c'est un indigénisme diffus, fondé sur le mythe de l'instinct créateur. L'instinct créateur existe mais ne suffit pas. Il devient même franchement insuffisant quand il sert à justifier l'espèce d'à-peu-près qui caractérise la plupart de nos productions. Pourvu que ça nous ressemble, peu importe que ça soit dépourvu de toute rigueur, de tout effort formel comme de toute densité. Relisons, par exemple, les romans célébrés ici ces deux dernières années, histoire de voir combien tiennent le coup à la lumière vive du recul. A l'origine de cet indigénisme persistant, il y a certainement une mentalité provinciale, un repli sur les valeurs du jour et du milieu, une crainte de s'aventurer au-delà des routes balisées et généralement fort achalandées. Preuve en est qu'un critique exerçant son métier avec une certaine indépendance d'esprit et qui entend ne pas avaler tout rond ce qu'on lui sert devient très vite un homme à abattre. Le milieu littéraire, aussi peu évolué que les autres, a des réactions typiquement corporatistes dès qu'il se sent menacé de l'intérieur. Il a tôt fait de rejeter tout corps étranger qui risquerait de troubler son bon fonctionnement. C'est normal, en un sens, et inquiétant.

samedi 20 avril

Scène de la vie quotidienne. Tandis qu'elle regarde une émission de télé consacrée à la condition féminine où on laisse entendre qu'au Québec rien n'a vraiment changé, il prépare tranquillement le repas.

mardi 23 avril

On n'a pas à faire le vide, il se fait de lui-même,

avec le temps qui a raison de tout, des illusions les plus tenaces comme des rêves les plus anciens. Et on se sent alors tranquille et vaste comme un désert. Mais un désert, c'est encore beaucoup. Un certain orgueil nous vient à la pensée d'avoir atteint un tel détachement, comme s'il s'agissait d'une conquête et non d'un aboutissement. L'ascèse de l'écriture a beaucoup fait pour accélérer le mouvement vers cet état où seul l'élémentaire nous atteint vraiment. Il n'y a peut-être pas beaucoup de joies dans cette quarantaine où l'on se retrouve. Elles sont là, pourtant, dans la grandeur des petits miracles quotidiens prodigués par ces proches de qui on n'attend rien mais qui donnent tout sans parfois s'en rendre compte, rien qu'en étant là, avec leur chaleur de vivants. Drôle de désert que celui-là, peuplé de mirages d'une beauté aussi nette et indiscutable que celle des fleurs.

dimanche 28 avril

«Je dirai que je suis devenu une sorte d'athée chrétien», avouait Dürrenmatt au *Magazine littéraire*, ajoutant aussitôt: «L'homme doit apprendre à vivre sans certitudes, c'est ce qu'il y a de plus difficile». Constat que je prends à mon compte, sans pouvoir hélas rien y ajouter.

vendredi 3 mai

Ernst Jünger écrit dans le tome II de *Soixante-dix s'efface*: «Nous devrions tous, tant que nous sommes, nous détacher parfois de l'individu douteux que nous représentons». Quand un écrivain en arrive là, à cette distance prise par rapport à soi, c'est que le monde l'habite enfin et qu'il est devenu une conscience ouverte sur l'au-delà de la stricte subjectivité. Tchekhov, lui, a atteint très tôt cette hauteur de vue d'où plus rien ne lui échappait — de l'étonnante perfection de la germination végétale aux plus exigeantes aspirations spirituelles.

samedi 4 mai

Ce qui est frustrant, à la longue, dans le fait

d'avoir un travail et des obligations de toutes sortes, c'est d'être privé des délices de la flânerie et de ne pas disposer de soi autant qu'on le désirerait, perdant ainsi de vue ce nécessaire ressourcement sans quoi tout devient insipide. La flânerie ne requiert pas d'équipement très sophistiqué. Une simple déambulation le long de la Rivière-des-prairies où la ville se noie peut suffire. Ou bien une promenade hasardeuse dans les bois en train de reverdir. Ou encore une halte au milieu d'une clairière où on allume un petit feu de branches, rien que pour le plaisir de renouer avec un rituel très ancien. A la limite, on peut, même en restant chez soi, perdre quelques heures à feuilleter une anthologie de poèmes japonais.

dimanche 5 mai

Il y a une excellente manière de se préparer à la fête du printemps à la condition, bien sûr, d'avoir un peu de terre autour de la maison et d'avoir planté, au cours de l'automne précédent, des bulbes de fleurs printanières aussi variées qu'on voudra. Dès avril, à travers la couche de neige souillée et poreuse, on voit poindre les perce-neige, si fragiles d'apparence, avec leurs clochettes blanches qui, un beau matin, s'ouvrent à l'air libre, démentant toutes les prévisions. Et puis, un peu plus tard, le jaune éclatant des crocus s'épanouit sous le soleil encore hésitant. Lorsqu'ils sécheront, apparaîtront le long du mur les délicats chionodoxes d'un bleu soutenu, comme pour nous aider à patienter jusqu'à l'éclosion des tulipes qui, elles, dureront le temps que les lilas, l'amélanchier puis les pivoines fleurissent à leur tour, dans la capiteuse douceur de l'air. Il y a dans cette généreuse parole de la terre une grande richesse symbolique qu'on aurait profit à déchiffrer quand on se sent l'âme desséchée par le trop long hiver.